

Le Bonnet Rouge

DIRECTION & PUBLICITE
14, rue Drouot (Paris 2^e)
Téléph. : CENTRAL 69-70

Quotidien Républicain du soir

RÉDACTION & ADMINISTRATION
142, rue Montmartre (Paris 2^e)
Téléph. : CENTRAL 80-82

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Étranger 32 fr.
Les abonnements pour 6 mois sont reçus

5 centimes — PARIS ET DÉPARTEMENTS — 5 centimes

DIRECTEUR :
Miguel ALMEREYDA

Pour la Publicité s'adresser à la Direction
14, rue Drouot, Paris (9^e)

Pour les Races de Couleurs

par M. Joseph LAGROSILLIÈRE

A plus d'un signe, il semble que cette guerre si cruelle, par ailleurs, a eu déjà, entre autres conséquences heureuses, celle de mieux faire connaître les populations coloniales, de mettre en relief leurs nobles vertus guerrières, leurs grandes qualités de loyalisme, de fidélité et d'amour toujours poussé jusqu'au sacrifice, envers qui les aiment, les comprennent et les protègent ; de désarmer les préjugés et les préventions, aussi injustes qu'absurdes, dont jusqu'ici elles étaient acablées.

L'une des impressions les plus pénibles et les plus curieuses à la fois, de ma jeunesse parlementaire est celle que j'ai goûtée des manifestations d'indifférence politique, de défiance, aggravée parfois de malveillance, qu'avec une légèreté vraiment déconcertante prodiguaient à l'égard des races de couleur, les républicains les plus avancés, voire les socialistes !

Aux yeux de ces derniers, qui se flattent pourtant de bien comprendre et de pratiquer mieux encore la maxime de l'Internationale ouvrière : « Proletaires de tous les pays unissez-vous », et de professer le respect des droits des peuples, les populations coloniales étaient devenues de simples objets d'échange !

Après les avoir, dans leur presse, tantôt ridiculisées, tantôt couvertes d'opprobre, ils en étaient arrivés à proposer — pour assurer, croyaient-ils, la paix en Europe — de faire un troc de Malgaches et d'Indo-Chinois, contre les Alsaciens-Lorrains !

J'entends bien qu'ils ne parlaient que de compensations territoriales. Mais l'affection même qu'ils mettaient à ne point remarquer que les territoires qu'ils offraient si inconsidérément aux insatiables dominateurs germains, étaient habités par des millions d'êtres humains, à qui la France des Droits de l'Homme avait apporté dans les plus de son drapeau, avec des espérances de bien-être, de solennelles promesses d'émancipation, nous fixait, plus que leurs formules sur le caractère tout spécial de leurs conceptions en matière coloniale.

Au demeurant, s'il nous était resté la moindre illusion à cet égard, la finesse ethnologique de M. Maurice Allard n'eût point manqué de la dissiper. N'est-ce pas ce qu'écrivait déjà, de culture si profondément française, qu'il y a à une quelconque deux ans, de renouveler, dans les colonnes du journal l'Humanité, les essais du comte de Gobineau, sur l'inégalité des races, et de nous apprendre qu'il se sentait plus près d'un Allemand que d'un tirailleur sénégalais ?

Or, il advenait qu'ayant vu ses « bons frères germains » sauter à la gorge de M. Maurice Allard, comme de tous ses concitoyens du pays gaulois, les tirailleurs sénégalais furent assez près de lui pour fonder, à point nommé, de toute leur intériorité, sur ces sauvages agresseurs ; et qu'ils offrirent, spontanément, tout leur savoir pour défendre, contre les assauts de la barbarie teutonne, cette civilisation française à laquelle M. Maurice Allard les croyait si complètement insensibles.

Aussi bien, toute la presse française débordait-elle de reconnaissance envers nos « héros africains » depuis leurs glorieux faits d'armes de Charleroi et de la Marne. Mais, de toutes les louanges qu'ils ont justement méritées, il n'est certainement rien de plus beau que l'admirable page, toute d'émotion patriotique et de fraternité humaine que, pour les glorifier, M. Lavedan offrit, ces jours derniers, aux lecteurs de l'Intransigeant :

« Que nous serions coupables et ingrats, écrit-il, si, après la guerre, nous nous entourions tous nos chers soldats noirs, d'une fraternelle reconnaissance ! Ceux qui ne les connaissent pas sont quelquefois portés à croire, tout en admirant leur bravoure et leurs qualités de soldat, que leur rudesse et leur simplicité sauvage en font des hommes inférieurs.

« Comme ils se trompent ! En dehors des vertus militaires, ils en possèdent bien d'autres au même degré de perfection. Bons, fidèles, leur intelligence est merveilleuse, prompte, élevée, leur cœur apte à tout sentir, capable des manies les plus fines de la délicatesse. Presque tous montrent une fraîcheur et une grandeur d'âme incomparables. N'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour justifier la gratitude et la tendresse que leur ont voués, inaltérablement, leurs chefs devenus leurs amis ? Interrogez-les, tous, les plus haut placés, les plus difficiles, grands expérimentateurs d'hommes, les Lyauté, les

« Gouraud, les Marchand, les Baratier, qui les ont pratiqués » à la coutume ».

« Dès qu'ils en parlent, c'est avec une force d'émotion catégorique et qui frappe. Jamais les soldats noirs n'ont failli en quoi que ce soit, à la confiance entière et capitale que ces officiers vraiment supérieurs ont mise en eux sans hésiter.

« Ils constituent donc une élite qui avait déjà fait ses preuves et qui vient d'en fournir de plus belles encore, dans la grande guerre des nations. »

« Ces nobles paroles de vérité et de justice qui ont ému, jusqu'aux larmes, tous ceux qui connaissent nos valeureuses populations coloniales, ne posent pas seulement un problème moral ; elles posent aussi et surtout un problème politique des plus urgents, de ceux que la France de demain renouvelée et développée par les exploits héroïques de ses défenseurs de toutes races devra résoudre sans hésitation et sans retard.

« Les indigènes des colonies françaises — Soudanais ou Malgaches, Indo-Chinois ou Tunisiens, Marocains ou Turcos, de quelque nom qu'on les appelle, et de quelque couleur que soit leur épiderme — ont, dès maintenant, glorieusement conquis leurs places à nos foyers ; ils sont, désormais, liés à nos fils, par la fraternité de sang répandue avec eux sur les champs de bataille.

« Ils sont définitivement de nos familles. Il serait de la plus monstrueuse contradiction qu'ils ne fussent pas de la cité. Ce serait bafouer leur gloire que de ne pas les mettre sur le même pied que nos fils, pour les honorer. Ils se sont élevés à la dignité supérieure de sauveurs de la patrie. Nous devons à nous-mêmes de les élever à la dignité de citoyens.

« Nous tâcherons, conclut M. Henri Lavedan, que dans la mort, la gloire et le souvenir, ils demeurent, ainsi qu'ils le furent, dans la vie, nos frères. »

Mais comment pourraient-ils être vraiment nos « frères », s'ils n'étaient nos concitoyens ? Et comment, demain, pourraient-ils être nos associés dans l'œuvre de régénération économique, politique et sociale de la patrie française s'ils étaient maintenues au rang d'auxiliaires et de mercenaires ?

« Le problème est si pressant que l'Angleterre — dont la politique, au contraire des traditions coloniales françaises, fut jusqu'ici toute de domination à l'égard des populations indigènes — le pose à son tour, en termes des plus nets :

« Recherchant, au dire de la Dépêche Coloniale, l'effet que la guerre pourra avoir sur les rapports entre les blancs et les races de couleur, l'African Mail a récemment formulé l'opinion que ces rapports ne sauraient être désormais les mêmes qu'avant la guerre. Par un sentiment d'obligation, sinon de gratitude, il faut, en effet, que la race dominante anglaise modifie sa politique traditionnelle de traitement à l'égard de ses races assujetties de couleur, qu'elle repare ses torts passés et qu'elle inaugure de nouveaux principes, qui concéderont à ces races le droit de jouir de tous les privilèges du citoyen britannique, privilèges qui, jusqu'à présent, leur ont été refusés. »

C'est là également l'avis exprimé par le Gold Coast Leader, qui espère que l'Empire « saura rendre justice aux nombreuses preuves de loyalisme que ses sujets de couleur ont manifestées pendant ces derniers mois. »

« A la différence de sa noble alliée, la France n'aura pas besoin d'inaugurer des principes nouveaux » pour remplir ses obligations envers ses fils adoptifs d'outre-mer.

« Jamais, depuis le grand acte de l'abolition de l'esclavage en 1848, son intérêt bien compris et son honneur ne se sont plus étroitement unis à ses aspirations de justice et à son idéal de liberté et de fraternité pour lui montrer le chemin du devoir.

« La patrie reconnaissante réclame l'égalité des droits pour ses défenseurs de toutes races et de toutes couleurs ! »

Joseph LAGROSILLIÈRE,
député de la Martinique.

DEMAIN : Un article de M. PAUL AUBRIOT, Député de Paris.

CE JOURNAL NE DOIT PAS ÊTRE CRIÉ

LA GUERRE

« L'épée des Alliés n'est qu'à moitié tirée du fourreau »

Après huit mois de guerre

Londres, 5 avril. — Le Daily Telegraph, dans son leader article, fait un inventaire des huit mois de guerre, qu'il termine ainsi : « L'Allemagne reste en réalité ce qu'elle était à la fin de septembre, tandis que l'épée des alliés n'est qu'à moitié tirée du fourreau. »

« Les crimes du Falaba et de l'Agulha ont couronné le monument de la barbarie allemande. Ils ont été dictés uniquement par la rage et l'extrême désespoir. »

« Les actes du gouvernement allemand fournissent au monde entier, sauf à la nation germanique, d'autres témoignages éloquents de la situation réelle de l'ennemi. »

« Les blessés et les autres soldats qui rentrent en Allemagne, notamment ceux qui viennent des tranchées, se sentent très fatigués de la guerre et profondément déprimés de n'avoir point remporté la victoire rapide qu'on leur avait fait entrevoir. »

En Belgique
LES RENFORTS ALLEMANDS
Amsterdam, 5 avril. — Suivant le correspondant du « Telegraaf », à l'Écluse, les troupes allemandes récemment arrivées en Belgique sont envoyées vers la frontière hollandaise, près de laquelle des renforts de cavalerie ont été placés, sur plusieurs points.

Un grand nombre de troupes sont concentrées à Gand, mais on ignore dans quelle direction elles seront envoyées.

En Russie
LE GRAND-DUC NICOLAS PROCLAME SA FOI DANS LA VICTOIRE DES ALLIÉS
Londres, 5 avril. — Le « Daily Mail » ayant exprimé ses vœux au grand-duc Nicolas, à l'occasion de Pâques, le généralissime de l'armée russe lui a adressé un message de remerciement dans lequel il écrit :

« Je suis absolument certain qu'avec l'aide de Dieu, les efforts communs des Alliés aboutiront à un brillant et glorieux résultat. »

Dans les Carpathes
LE PREMIER EFFORT DE L'AUTRICHE
Londres, 5 avril. — Le correspondant spécial du « Times » qui accompagne l'ar-

mée russe, télégraphie de Lemberg qu'un combat acharné est engagé dans la passe de Dukla.

Il ajoute : « La défense des Carpathes est le dernier effort que puisse faire l'Autriche, et si ses troupes y subissent un échec, rien ne peut empêcher l'invasion de la Hongrie par les troupes russes. »

En Autriche-Hongrie
L'ALARME A BUDAPEST
Londres, 5 avril. — Le correspondant du « Morning Post » à Budapest décrit l'alarme qui règne dans la capitale hongroise, et annonce que des réfugiés y arrivent maintenant des régions septentrionales du pays.

Sur mer
L'ACTION CONTRE LES DARDANEELLES
Mytilène, 5 avril. — La flotte alliée croise au large de Mytilène depuis jeudi dernier. Une canonnière a été entendue hier et aujourd'hui dans la direction du détroit, ce qui indique que l'offensive se poursuit.

Un destroyer anglais est arrivé ici cet après-midi.

COMMUNIQUÉ OFFICIEL

TROIS HEURES
Rien à signaler depuis le communiqué d'hier soir.

L'autorité militaire française a reçu des renseignements précis sur les résultats du bombardement effectué en Belgique, le 25 mars, par des avions de l'armée britannique. Ces résultats sont les suivants : le hangar à dirigeable de Berghem Sainte-Agathe gravement endommagé ainsi que le dirigeable qui y était abrité. A Hoboken, les chantiers aversois de construction navale incendiés ; deux sous-marins détruits et un troisième endommagé ; quarante ouvriers allemands tués et soixante-deux blessés.

LA GUERRE EN CHANSONS

Leurs illusions

Air : Mais voilà !...
(Si j'étais rupun, j'aurais de la galette, etc.)
Les Allemands croyaient en déclarant la guerre Samusier Sans fusier A leur croquer ! D'abord la Belgique pour eux ça n' comptait guère !

Trois obus Tout au plus Eli s'écroula sous ! On brailla, « naturlich ! » La France misérable Ainsi qu' la méprisiable Petite armée anglaise ! C'était un grand nade, Un simple ballade, En pays conquis ; Vivement à Paris !

Mais voilà ! (bis) Les plus Belges leur ont mis La fameuse tournure à Liège Puis Anglais, Et Français, Quand le signal fut donné Les ont bien zues ! Mais ! Les Allemands croyaient qu'ils pourraient sans scrupules Broyer tout D'un seul coup Jusques à Moscou ! Mais ils ont souffert beaucoup de la Vistule : C'est à « bouze » Qu'Hindenburg ! Va vers Pétersbourg ! Le négat de Postdam Pour inspirer la crainte Déclara la Guerre sainte Comme un cheik ul Islam En s'imaginant Qu' les mahométans Attendaient s'écrouler Et nous embêter !

Mais voilà ! (bis) Les mahométans Hindous S'attent pour l'Angleterre Et tout ça « empèché » pas Nos gommiers et nos turcos D' zigouiller les Prussos !

Les Allemands croyaient que Paris s'écroulerait à la fin
C'est certain Avec les zepplins ! Ils s'réjouissaient de nous donner la frousse
Cyniquement Femmes et enfants ! Ils croyaient qu' les badauds Se diraient : ça d' vient grave ! Et s'castrèrent dans leur cave Derrière leurs tonneaux ! Si bien que la nuit Ils vinrent faire du bruit Sans oser pourtant... Aller bien avant !

Mais voilà ! (bis) Les Parisiens s'écroulèrent un peu De ces gros-succisses Et blaiguèrent, En fait d' peur Affin d' mieux les voir ma foi Ils monterent sur les toits !

P. ALBERTY.

La Classe 1917 sera recensée et révisée

LES CONDITIONS D'EXAMEN

Le Parlement a définitivement adopté le projet de loi relatif au recensement et à la révision de la classe 1917.

« C'est un acte de prévoyance », a dit M. Millerand, ministre de la guerre. Personne ne souhaite plus ardemment que moi, a-t-il ajouté, que ce soit la précaution inutile. »

Pour quelles raisons n'y eut-il pas de débat à la séance de jeudi dernier ? Pour quelles raisons aucune critique ne fut-elle formulée à la tribune ? Simplement parce que M. Millerand avait renoncé — à la demande de la commission de l'armée — à l'incorporation par décret et parce qu'il avait cru devoir au préalable se rendre aux observations des commissions compétentes et du groupe socialiste, relativement aux opérations des conseils de révision. En un mot, parce qu'il donnait satisfaction à tous ceux qui demandaient de prendre des précautions avant d'incorporer des jeunes gens dont le développement n'est pas terminé.

Les déclarations, à ce sujet, sont très nettes ; elles seront le « vade mecum » de médecins pour l'examen des jeunes recrues et des réformés.

Qu'a dit M. Millerand ? Il a affirmé d'abord, aux applaudissements de la Chambre — qui se congratulait elle-même — que l'application des mesures prescrites serait contrôlée par les commissions dont il a sollicité d'avance la collaboration sur tous les points.

Puis, il s'est exprimé ainsi : « Mais une question se pose avant même celle de l'incorporation, c'est celle des conditions où seront passés les examens du conseil de révision. Je ne fais aucune difficulté pour accepter sur ce point une suggestion, que je considère comme tout à fait sage, mais que je ne crois pas utile — il sera facile de nous entendre sur ce point — de faire figurer dans le texte même de la loi ; j'accepte très volontiers de faire savoir aux conseils de révision qu'il convient d'avoir pour l'incorporation des recrues de la classe 1917 les mêmes exigences que l'on a pour l'admission des engagés volontaires. »

« Dans ces conditions, en exigeant de même, pour une autre catégorie dont je parlerai dans un instant, celle des réformés, la présentation du dossier médical de chaque homme, nous nous entourons de toutes les précautions désirables, non seulement au point de vue sentimental, mais au point de vue militaire. Car il est de l'intérêt évident de l'armée de n'admettre dans ses rangs que des soldats capables de supporter les fatigues de la campagne. »

Aucun doute n'est donc possible. Les jeunes gens nés en 1897 seront soumis à une visite très sérieuse ; ils ne seront admis comme « bon au service armé » que s'ils remplissent les conditions déterminées pour l'incorporation par engagement volontaire, c'est-à-dire s'ils possèdent le tour de poitrine en rapport avec la hauteur de taille. Ils pourront même apporter un conseil un certificat médical relatant les tares physiologiques dont ils pourraient être atteints. Le conseil aura à en tenir compte.

Quant aux réformés au corps n. 2 du 2 août au 31 décembre 1914, ils subiront un nouvel examen accompagné d'un casier sanitaire. C'est-à-dire de leur dossier de réforme renforcé de certificats médicaux indiquant nettement la nature de leurs infirmités.

Les conseils de révision n'auront pas à opérer d'une façon précipitée ; les médecins devront procéder à un examen minutieux des recensés et des réformés. Il ne faut pas qu'une seule plainte soit élevée contre les décisions prises.

Si les instructions du ministre de la Guerre sont suivies à la lettre, ne seront reconnus aptes au service armé que les hommes dont la force physique sera suffisante pour supporter les fatigues inhérentes au métier militaire.

L'opinion publique aura ainsi reçu entière satisfaction. D'autre part, si la Chambre et le Sénat adoptent prochainement la proposition de M. V. Dalbiez et de M. Georges Ponsot, la classe 1917 n'aura certainement pas besoin d'être incorporée, car les forces défensives de la nation seront portées à leur maximum d'utilisation.

En tout cas, les jeunes gens nés en 1897 doivent immédiatement se faire inscrire à la mairie de leur domicile légal pour ne pas être omis sur le tableau qui sera publié au plus tard le 25 avril.

Quant aux réformés n. 2, s'ils ne veulent pas bénéficier immédiatement de la latitude qui leur est laissée, ils se présenteront devant un nouveau conseil de réforme, ils devront sans doute s'inscrire à la mairie de leur domicile pour être convoqués devant le conseil de révision.

Une circulaire ministérielle déterminera, à n'en pas douter, les conditions de l'inscription.

IL VOGUE, IL VOGUE...

Le « Prinz-Eitel-Friedrich » serait parti

New-York, 5 avril. — L'« Evening Telegraph », de Philadelphie, annonce que le croiseur auxiliaire allemand « Prinz-Eitel-Friedrich » a quitté Newport-News pour la haute mer.

Interrogés à ce sujet, les fonctionnaires de Washington déclarent qu'ils ont, en effet, entendu parler de ce départ.

Il est impossible toutefois d'obtenir confirmation de cette nouvelle, en raison de la tempête de neige qui fait rage le long de la côte et qui a abattu les fils télégraphiques et téléphoniques.

Suivant une dépêche de Washington, le ministre de la marine a ordonné par radiotélégramme, à l'arsenal naval de Norfolk, d'envoyer un navire rapide à Newport-News pour connaître la vérité.

Le départ du « Lusitania » a été retardé. Cet ajournement est attribué, d'après certains bruits, au départ du « Prinz-Eitel-Friedrich ». Toutefois, le personnel de la Cunard Line le déclare occasionné par la tempête.

Chez nos Ennemis

La popularité du Kaiser

Sans aucun doute pour toute personnalité avisée, la popularité du kaiser s'est accrue avec la guerre, écrit un homme d'affaires d'un pays neutre dans un grand journal de Londres.

Son apparence, sa mentalité, sa piété ostensible et en général toutes ses entreprises sont en harmonie avec le goût et les désirs du peuple allemand.

« Il doit être bon et grand, pensent-ils, autrement il n'inviterait pas officiellement l'aide du Tout-Puissant. »

Dans l'Allemagne du Sud
Mais depuis la fameuse marche sur Calais, que l'on considère avec raison comme étant le plan même de Guillaume, les Allemands du Sud n'ont plus pour lui leur admiration d'autrefois.

Son effort à atteindre l'Angleterre par l'occupation du Nord de la France a entraîné des pertes considérables ; et d'aucuns même professent librement l'opinion que cette folie lui fera perdre la couronne.

Et le Kronprinz ?
On ne parle plus du Kronprinz, si ce n'est dans les cercles militaires. Les gens les plus autorisés considèrent en Allemagne qu'il a assumé trop légèrement les responsabilités de la guerre, et n'a pas donné les preuves de compétence que l'on espérait.

Beaucoup de rumeurs courent sur son compte. Et celle qui rencontre le plus de crédit, c'est celle qui lui reproche une vie intime peu conforme à la gravité des circonstances.

Le Chancelier
Le Dr. von Bethmann-Hollweg n'a jamais été bien populaire, même dans son pays.

Ce qu'on ne lui pardonne pas, surtout, c'est d'avoir admis dans une séance du Reichstag que l'Allemagne avait envahi la Belgique, et violé délibérément toutes les lois internationales.

Car pour de bons Allemands c'est cet aveu cynique qui a donné au monde le meilleur argument pour la haine qu'ils montrent autour d'eux.

Les Périscope du « Bonnet Rouge » sur le front

Accusé de réception
1^{er} Avril 1915.
« Monsieur le Directeur du journal « Le Bonnet Rouge »
« Cher Monsieur,
Je viens vous adresser tous mes remerciements pour l'envoi de cinq périscope des tranchées, que je reçois à l'instant.

« Les hommes de ma section les ont déjà fixés entre deux créneaux et par cet instrument vraiment pratique peuvent, sans danger, se rendre compte des mouvements d'un ennemi qui parfois possède de trop bons tireurs.

« Et comme vous, je dis que le périscope, c'est la sécurité du veilleur et que s'il était employé partout et depuis longtemps, il aurait épargné quelques milliers de vies si précieuses en ce moment.

« Mes hommages et moi nous vous remercions de tout cœur.

« Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, mes salutations les plus empressées.

R. MULOT,
Sergent-Major, 8^e Cie, 3⁹ rég. d'Inf.,
Secteur postal 155.

Il y a cent ans...

Les hobereaux allemands, de temps immémorial, ont exercé la France, terre de liberté. En 1477, le bourgmestre Waldmann, après un voyage dans notre pays, écrivait à ses commettants :

« Par la vérité divine, il n'y a pas de peuple plus scélérat, plus menteur, plus cruel que les Français. Ni signateurs, ni sceau ne peuvent les engager à tenir leur promesse. Soyez donc sages et prudents, Messieurs ; réfléchissez bien sur ce que vous allez faire ; surtout, ne vous laissez pas séduire par l'argent du roi, et les belles paroles de ses conseillers ; vous pourriez faire des choses dont vos descendants porteraient les peines. Un grand nombre de peuples ont déjà été trompés et ruinés par l'astuce des Français. Je voudrais, pour notre bonheur, que nous n'eussions rien à faire avec eux. Restons Allemands, tous les Français sont perfides. »

Cette haine de la France et des Français fut à son apogée sous le règne de Napoléon. Après la chute de l'Aigle, l'Allemagne tout entière demanda aux coalisés le démembrement de notre pays. Les gazettes prussiennes à la solde du baron de Stein exhortaient le peuple à la croisade sainte contre la France.

Parmi ces feuilles, la plus acharnée et la plus violente était le « Mercure du Rhin », publié à Coblenz par deux écrivains gélophobes : Journe et le comte de Reichart. Les Allemands de 1813 valaient les Boches de 1915.

CONTRE LES MŒURS FRANÇAISES

Il y a cent ans, jour pour jour, en avril 1815, les journalistes germains mentionnent une campagne ardente pour défranchiser prosaïquement le vocabulaire allemand. Un seul fut conservé : Mamset (mademoiselle) qui servit à désigner les prostituées. On défendit à tous les habitants de parler, en sor-

La Hollande incouïte

Rien ne peut étonner venant de l'Allemagne qui prétend étonner. Sous l'influence de son Kaiser, empereur de la Kultur, les événements ont changé de sens et la preuve est devenue un principe d'action et une preuve de supériorité. Après avoir déclaré les Allemands en état de blocus, il ne restait plus qu'à l'établir. Or, il s'est trouvé, par un bizarre contre-coup qu'avait dû prévoir le grand amiral Tirpitz, chef de la flotte embouteillée, que l'Allemagne, qui avait l'intention de bloquer l'Angleterre, s'est trouvée bloquée elle-même par son empereur. Alors elle a voulu supplier par la terreur à la force maritime qui lui manquait. Elle a impliqué de force les neutres dans la lutte. Malgré toutes les conventions internationales signées par elle, elle a décidé d'attaquer et de couler sans avis préalable des navires qui passeraient à la portée de ses torpilles. Dans sa tentative de meurtre, elle a commis quelques impairs retentissants et, en coulant un navire américain, atteint gravement le prestige et la réputation de prévoyance du président Woodrow Wilson qui avait pourtant pris la peine, quelque temps auparavant, d'envoyer à Guillaume II, empereur et roi, une dépêche de félicitations. Cependant, comme les États-Unis sont d'humeur peu accommodante à l'égard de la folie et de la débauche, le Kaiser s'est déclaré non prince, et, déplorant la dureté des temps, a même eu l'ambition d'employer à son service la diplomatie.

Les sous-marins allemands ont donc continué leur mission déshonorante. Ils se sont attaqués non seulement aux cargos, mais aussi aux paquebots, d'autant plus satisfaits de leur œuvre que les plus passagers, hommes, femmes et enfants, étaient plus grand. A l'heure actuelle, l'indignation contre de tels procédés est grande par tout le monde. Mais l'Allemagne ne s'en soucie pas. Le sens de l'honneur lui échappe complètement. Il semble au contraire que plus elle recule les bornes de l'abjection, plus elle est satisfaite.

En ce moment, elle provoque manifestement la Hollande, la Suède, la Norvège et le Danemark. Ces trois dernières puissances,

ces, qui eurent, au début des hostilités, le pressentiment des procédés que leur réservait leur voisin sans scrupule, voulurent y parer en coordonnant leurs moyens de défense. Dans l'entrevue de Malmô, leurs souverains jetèrent les bases d'une entente qui leur permettra peut-être, avec de la prudence et de la fermeté, de franchir indemnes les passes difficiles de la guerre actuelle.

Quant à la Hollande, elle assiste depuis quelque temps à une série d'attentats sur ses navires et sur ses nationaux qui ont plongé l'opinion dans de grandes perplexités.

Pendant toute la première partie des opérations, la Hollande dont le territoire avait été respecté par les hordes germaniques, avait pu croire que la guerre n'était pas pour elle une trop mauvaise affaire. Elle ravitaillait l'Empire, non pas seulement en vivres, mais en objets de luxe, en objets de valeur, en objets de curiosité. Cela valait bien quelques remerciements. Or, ces remerciements s'expriment sous la forme de torpilles qui coulent les navires de la reine Wilhelmine!

Du coup, les Hollandais ne comprennent plus ou plutôt, ils ont peur de comprendre. Ils flairent un traquenard. Déjà, le chancelier Bethmann-Hollweg a manifesté clairement son ambition de transformer l'Allemagne en port allemand avec ses dépendances. Ses dépendances sont hollandaises. Puis Rotterdam compléterait hollandaisement le grand port belge. Puis la Hollande elle-même, englobée dans la confédération germanique dont rêvent tout haut les germanistes et le sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères Zimmermann, qui en fait part au socialiste Trotski, délégué à la propagande boche en Hollande, assurerait à ces ports et surtout à l'Empire allemand, comme dirait M. de Bulow.

Ah! les Hollandais sortent peu à peu de leur engourdissement. Ils commencent à déclarer qu'ils ne se laisseront pas submerger par l'armée allemande. Ils préfèrent l'être par la mer, et, en prévision, ils vérifient leurs côtes et leurs digues. Ils se souviennent qu'ils ont une armée. Ils tiennent à rester libres. Et du coup leurs vœux vont à la Triple-Entente dont la victoire définitive assurera décidément l'indépendance des peuples.

G. BROUVILLE.

ciété, la langue française et même de la faire apprendre aux enfants. Les journaux allemands décident, d'un commun accord, de ne plus reproduire les articles des journaux français. On demanda aux autorités de substituer aux voitures publiques les anciens fourgons de poste, car les Allemands préfèrent être secourus plutôt que de voyager commodément dans des véhicules innovés sur les routes de France. On veut aussi abolir les décorations, les médailles, les rubans et ordres « comme une invention des Français, de ce peuple vain qui ne peut pas vivre sans se faire admirer ».

Nil novi sub sole. Les industriels et commerçants allemands s'empressent de tirer profit de la situation. La guerre fut déclarée à tous les produits d'origine française.

Le *Mercurius du Rhin* du 3 juin 1915 (numéro 29), publiait les lignes suivantes : « N'est-il autre nation politiquement corrompue ? Sans doute, cette nation doit être soigneusement nourrie ; elle doit être portée au point que nous élogions de nous tout ce qui laisse les moindres traces des Français, soit langue ou mœurs, vêtements ou nourriture, modes, bagatelles ou japoneries... »

Dans le numéro 113, nous lisons ce curieux appel aux jeunes allemands insipide, sans doute, par un grand couturier de Berlin :

« N'est-ce pas une honte, par exemple, que les femmes allemandes, qui dans ces derniers temps se sont montrées si grandes, soient continuellement attachées, par des liens les plus futiles, à des esclaves étrangers ? Qu'elles exposent publiquement dans leur patrie, les inventions d'une nation qu'elles ont tant de raisons de haïr et mépriser. Adoptez donc, mes aimables compatriotes, une mode de vêtements innovés de vos propres mains, et rejetez la nudité des mœurs étrangères... »

« Les aimables compatriotes » ne marchent pas. A cette époque, les berlinoises préfèrent encore aux robes chastes, héroïques et criardes des couturiers des bords de la Sprée les élégantes fantaisies vestimentaires des couturiers parisiens... »

PARTAGEZ LA FRANCE !

« Le plan des publicistes allemands était très simple. Pour supprimer la France, il fallait la partager. Dans le numéro du 14 janvier, ils exposent leur projet :

« Si, en rendant aux Français les Bourbons, on avait partagé leur pays entre ces princes ; si, par exemple, on avait nommé Monsieur souverain d'Alsace et de Picardie, un Orléans roi d'Orléans et de Normandie, un Bourbonne roi de Poitou et de Bretagne, si Bordeaux, Marseille et Lyon avaient été déclarés villes libres, si l'on avait conféré à Louis XVIII la suzeraineté sur tous les pays avec constitution convenable, alors, la tranquillité d'Europe aurait été assurée pour longtemps... »

« Le 23 mars, Jorres ajoute haïnement : « Si la France n'est pas vaincue ou partagée cette fois-ci, les événements de l'année dernière n'auront fait qu'une courte interruption de la monarchie universelle. La France partagée ou les chaînes de la France, voilà notre alternative... »

« Devantant Bismarck — celui-ci venait de nature à Schombrhansen — le 3 avril 1871, le *Mercurius du Rhin* publiait ces lignes prophétiques :

« Si nous avons de justes motifs pour vouloir que Napoléon disparaisse de la scène politique comme prince, nous n'en avons pas de moins graves pour anéantir les Français comme peuple. Il n'est pas nécessaire pour cela qu'on les déçoive ; il suffit de leur donner beaucoup de princes et pas d'empereur ; de les organiser à l'instar du peuple allemand. Le monde ne peut rester en paix tant qu'il existera un peuple français. Qu'on le change donc en peuple de Bourgogne, de Neustrie, d'Aquitaine, cela : ils se déclareront entre eux, mais le monde sera tranquille pour des siècles... »

« C'est qu'en unissant nos efforts et en plaçant à la tête de nos intérêts communs un empereur, que nous parviendrions à combattre ces figures effrayantes de l'instinct qui se lèvent et à partager la France en deux ou plusieurs États qui nous permettraient de nous défendre et de nous protéger... »

« Cinquante-six ans après, grâce à Bismarck, l'union des peuples germaniques est réalisée, l'Allemagne avait, à sa tête, un empereur et, au mépris du droit, l'Alsace et la Lorraine, attachées à la France, par la force, tombèrent, en 1871, sous le joug prussien... »

Léo Poitès.

Nos Œuvres

Les sans famille

M. Bodelle, directeur d'école à Armentières, et provisoirement chargé de cours à l'école communale J. B. Trévart à Dunkerque, a fait intéresser les élèves du cours complémentaire de cette école à une dizaine de soldats sans famille dont nous lui avons procuré les noms. Il nous transmet la réponse remarquable reçue par ses élèves à une lettre adressée à un Russe de la Légion étrangère. Ne pouvons résister au désir de publier cette lettre dont nos lecteurs apprécieront la haute portée morale.

18 Mars 1915.

Chers enfants,

Je suis heureux d'avoir reçu votre lettre. Je vous remercie au nom de tous mes camarades de l'école pour les belles paroles que vous m'adressez et que je considère adressées à tous ceux qui se trouvent dans ces moments sur le signe de leur propre défense la France.

C'est vrai, nous sommes des étrangers. Dans notre escouade, seuls les dix camarades qui la forment sont les 45 de nationalités différentes. Mais dans ces moments-ci notre manière de penser et nos sentiments sont tout à fait identiques avec ceux du peuple français.

Nous nous sommes engagés volontairement dans les rangs de l'armée française pour lutter avec elle pour la défense du droit contre la brutalité allemande, pour la défense de la France civilisée et civilisatrice.

Ce que nous faisons est une reconnaissance et un devoir en même temps envers le peuple français qui nous a donné, avec le sacrifice de ses générations des siècles passés, les idées et la pratique de la liberté et de l'égalité. A chaque moment, dans ces circonstances difficiles, se dressent devant nous toute l'histoire de France, comme témoignage de sa lutte pour le progrès de l'humanité.

Avec cette conscience vous pouvez être sûrs que nous remplissons notre devoir militaire avec toute énergie et que nous sommes toujours prêts pour le sacrifice suprême.

C'est pour nous une grande satisfaction que vous, la génération future de la France, avez pensé à nous, pour nous envoyer des saluts d'un enthousiasme juvénile et sincère.

Nous vous remercions. Mais n'oubliez jamais que nous avons fait notre sacrifice pour la France de la Révolution, pour la France qui a inscrit sur le frontispice de toute son histoire les grands mots d'Égalité, Fraternité et Liberté.

C'est pour cette France que nous luttons, et nous serions heureux de voir ses nouvelles générations inspirées dans le même idéal.

Vous pouvez être fiers d'être les fils de la France et du chemin des grands apôtres de ce pays, qui dans ce moment est aussi le nôtre, comme il est celui de tous les hommes civilisés.

En vous remerciant encore une fois, nous vous saluons avec les sentiments d'amitié les plus sincères.

L. M. (nationalité russe).

Suivent neuf autres signatures.

Nous rappelons à nos lecteurs que nous tenons à leur disposition des listes de sans famille (soldats appartenant à la légion étrangère et aux régiments dont les parents habitent les régions envahies). Nous indiquons à nouveau que, depuis le début des hostilités, nous sommes sans nouvelles de leurs parents et leur réconfort moral, malgré cela, si nous en jugeons par la correspondance que nous avons reçue à la suite d'une note publiée dans le *Bulletin des Réfugiés du Nord*, toutes les lettres sont empreintes de bravoure, de courage et de belle humeur. Rien n'abat leur énergie.

Nous insistons encore auprès des instituteurs et institutrices pour que l'exemple de leurs élèves à leurs grands frères sans famille qui sont sur le front. Qu'il n'y ait pas une école de France qui n'ait son protégé !

LE « BONNET ROUGE » EST LE SEUL GRAND JOURNAL REPUBLICAIN DU SOIR.

La Nouvelle Armée Anglaise à l'Entraînement

Les hommes au travail

Le métal, la fournaise et le marteau, c'est à tout ce qui est nécessaire pour une épée. — *Proverbe indigène.*

C'était un cantonnement qu'on n'avait jamais vu auparavant, et le policeman militaire aux cheveux gris ne pouvait fournir aucune indication.

— Mon avis — il paraît d'un ton détaché — c'est que vous trouverez tous partout. Est-ce un corps particulier que vous cherchez ?

— Pas le moins du monde, dis-je.

— Alors, tout va bien. Vous ne pourriez manquer de trouver quelque chose. — Il désignait plus généralement le Camp Nord — C'est comme une inondation dans une ville, n'est-ce pas ?

Il avait dit le mot juste. Toutes les marques connues du lieu étaient submergées par les troupes. Le terrain de parade jusqu'à ses limites extrêmes en était couvert ; les buttes et l'horizon disparaissaient sous leur nombre et les routes allongées avec leurs blocs d'hommes en marche s'agitaient et ondulaient comme des chaînes de bicyclette.

La voix d'un sergent dans la tourmente réservée pour les sergents à l'appel, éclata de l'autre côté d'un grand coffre. Il faisait l'appel des recrues versées dans un corps de spécialistes.

— Mais je vous ai déjà appelé une fois ! s'écria-t-il devant un homme en guêtres.

— Moi je suis Clarke deux, fut la réponse vertueuse.

— Oh ! vous êtes Clarke deux, eh ? Il crayonna la correction, la bouche méprisante, d'un coin de laquelle il ajouta : Que le diable emporte les yeux des Clarke ou des Walsons autrichiens. Vous ne savez même pas vos noms. Vous ne savez pas dans quels corps vous êtes. (Ceci était faiblement injuste, car ils étaient en train de toucher vers un biplan). Vous ne savez rien.

— Hum ! dit le policeman militaire. Plus un homme a de choses dans sa tête plus c'est dur pour lui de faire marcher sa carcasse — d'abord. Je suis heureux de n'avoir jamais dit sergent. Ecoutez les instructeurs ! Ne diraient-ils pas de préférence ?

Il y avait un millier de sergents et d'instructeurs parsemés d'officiers, tous en travail sur le matériel à leur portée. Ils grognaient, aboyaient, jappaient, grondaient et, dans de rares cas, ronronnaient, tandis que les lignes rompaient, s'assomblaient et tournaient sur le champ de manoeuvres. Lorsque des compagnies se numérotaient on pouvait entendre tous les tons et tous les accents de la vie et peut-être de la moitié des comtés d'Angleterre, depuis le « Woun », prononcé du fond de la gorge du nord, jusqu'à « Tou » aigu, à demi sifflé, du Devonshire. Et de même que les instructeurs travaillaient, ainsi faisaient

les hommes, avec la passion d'apprendre aussi passionnément qu'on leur enseignait. Bien sûr, dans le flot du trafic pédestre de la route, s'avancera un autre homme aux cheveux gris, un pied dans une savate aux couleurs voyantes, ce qui laissait voir que c'était un vieux soldat soignant un pied blessé. Il se mit de côté et considéra ces myriades zébrées.

— C'est bien ? dit-il, avec déférence.

— Oui, dit-il. Très bien — puis, à moitié à lui-même : Tout à fait différent, cependant.

Un homme pivot, près de nous, avait avancé un peu avec les autres, au lieu de marquer le pas. Son visage s'assombrit, ses lèvres remuèrent. Evidemment il trahissait son ébouriffement.

— C'est ce que je pensais, dit le vétérinaire.

— Innocent ! Innocent ! Remarque les. Ils ne font pas ça pour en finir et s'en aller. Ils font cela — parce qu'ils veulent faire ça !

— Réveillez-vous ! Réveillez-vous donc, Isherwood !

C'était le rappel à l'ordre d'un jeune subalterne lancé à nos dos qui se redressa aussitôt. Ce seul nom humain sortant de tout ce labyrinthe d'impersonnalités manœuvrières s'attacha à la mémoire comme un naufrage dans l'océan s'attache à une planche.

Et j'avais à peine besoin de reprendre mister Isherwood, commenta mon compagnon. Probablement qu'il a bougremment bonté de lui-même.

Je posai une question importante, le vieux soldat m'ayant dit que lorsque son pied était comme tous les autres, lui aussi était un policeman militaire.

— Une faute ? faute ? dit-il. Savent pas ce que c'est qu'une faute — ceux-là n'en savent rien — pas un.

Il gémit sur eux comme un bon vieux Satan contemplant un Eden occupé, et son dernier mot fut : « Innocents ! »

La voiture poursuivait sa route le long de kilomètres d'hommes — hommes en marche, allant creuser des tranchées ou construire des ponts, ou luttant avec des caisses d'approvisionnement et des transports — six ou sept kilomètres d'hommes, é, chargé de hommes avec des yeux scintillants d'animation.

Il n'y avait pas de musique — pas même de tambours ni de fifres. Je n'entendis qu'un murmure lointain de cornemuses écossaises. Soyez sûrs qu'un « Scot » aura son arme nationale tant qu'il y aura un chef dans le Nord ! Admettant que cette guerre soit une affaire sérieuse, principalement pour l'homme pour lequel on se bat, et que ce peut-être très bien d'avoir une allongée et de souscrire à des fonds de secours qui devraient être versés au camp de la Delle Nationale, ça ne ferait certainement aucun mal de réconforter les hommes par un peu de musique. La moitié de l'argent qui a été, par exemple, dépensé...

Rudyard Kipling.

SUR LA GUERRE

Nouvelles de la Matinée

ALLEMAGNE

Nouveaux ponts sur le Rhin
Bâle, samedi. — Un Belge qui vient d'arriver d'Allemagne déclare que les Allemands construisent hâtivement de nouveaux ponts sur le Rhin. Il ajoute que leurs troupes de réserve ne reçoivent plus de solde et qu'un vif mécontentement règne parmi elles.

Son approvisionnement

Si nous consultons les statistiques de l'année 1912 par exemple, nous constatons, à l'appui de cet avis d'un neutre, que la consommation allemande en saipêtre, carthoube, cuivre et pétrole, se chiffrait à 2.333.000 tonnes contre une production nationale de 162.000 tonnes seulement.

Si nous désirons envisager, maintenant, la répercussion immédiate du blocus chez nos ennemis, et de la possibilité de les affaiblir, nous constatons que, pour la même année, les matériaux généraux de l'Allemagne atteignent 10 milliards et demi de marks dont 2 milliards et demi représentent les matières premières par les pays qui peuvent aujourd'hui la ravitailler.

Nous retirons donc à nos adversaires, du fait de la guerre, les quatre cinquièmes de son approvisionnement habituel.

DARDANELLES

Le bombardement du Bosphore
Londres, dimanche. — D'après les dernières nouvelles de Pétrograd, les cuirassés russes s'approchent de 40 et 60 longueurs de cables, de l'aire semée de mines en deca de la portée des forts situés à la mer Rouge, et essayé, sans succès, de débarquer des troupes. Le croiseur revint le lendemain matin et recommença le bombardement, qui dura cinq heures.

CARPATHES

Les succès russes
Pétrograd, dimanche. — Un succès de grande importance a été acquis dans les Carpathes. Après l'occupation — il y a dix jours — du col de Lupkov, les Russes commencent méthodiquement à prendre d'assaut les hauteurs dans la direction de l'est en vue d'embarasser la retraite de l'aile gauche du général Borievitch à partir des villages de Rubbe et de Radayev. En fait, les Russes ont fait de très grandes difficultés énormes à la fin d'une semaine, ils tenaient la plupart des crêtes pendant que nous avons reçu à la suite d'une note publiée dans le *Bulletin des Réfugiés du Nord*, toutes les lettres sont empreintes de bravoure, de courage et de belle humeur. Rien n'abat leur énergie.

Un combat terrible

Venise, 4 avril. — Le correspondant de la *Neue Freie Presse* dit que la bataille qui se poursuit depuis quinze jours sur le front Larkov-Ujokline, dans les Carpathes, est la plus terrible de toute la guerre. L'arrivée de l'armée russe libérée de Przemysl et d'autres renforts, déclare-t-il, ont permis aux Russes de prendre la supériorité.

Les Russes lancent, la nuit, de grandes masses de troupes sur les Autrichiens, et grâce aux sacrifices ainsi faits, ils réussissent à chasser les Autrichiens de leurs positions.

La situation de l'armée autrichienne s'aggrave de fait de mauvais temps et du manque de munitions et d'approvisionnements. Les Autrichiens et les Hongrois attendent le résultat de la bataille avec une grande impatience.

Les autorités militaires rendent responsables de la défaite les commerçants qui ont fourni l'armée de mauvaises munitions et d'approvisionnements défectueux.

L'ŒUVRE D'UN MINISTRE GREC

M. Venizelos répond à ses accusateurs
Athènes, 3 avril. — Répondant aux allégations portées contre lui par le nouveau gouvernement grec, M. Venizelos a établi qu'aucune reddition d'aucune partie de la Macédoine ne fut requise de lui par les puissances de l'Entente. Lorsqu'en octobre l'on souleva la question de la Serbie octroyant à la Bulgarie une certaine partie de la Macédoine, la Grèce intervint pour empêcher la Serbie d'abandonner ces territoires.

En janvier, des propositions furent faites par le ministre d'Angleterre sur la suggestion de sir Edward Grey, par lesquelles il était dit que si la Grèce venait au secours de la Serbie, les puissances de l'Entente lui garantiraient d'importants territoires en Asie-Mineure. L'on demanda également à la Grèce de suspendre son opposition à la déconséquence de la Serbie aux désirs de l'Entente. La question de concessions de la part de la Grèce et de la Bulgarie fut solutionnée tout à fait négativement.

Aucunes réclamations ultérieures ne furent proférées, même par la Bulgarie ; mais, lorsque se souleva la question de la Grèce rompan sans neutralité, dans le but de ne laisser aucun soupçon de danger venir de la Bulgarie, M. Venizelos, proposa au roi comme une chose possible d'envisager le don à la Bulgarie d'environ 1.200 milles carrés de la Macédoine orientale, à titre conditionnel. Aucune proposition ne fut faite à la Bulgarie, mais ce ne fut qu'une suggestion livrée aux réflexions du roi.

Subséquentement, la Bulgarie ayant contracté un emprunt en Allemagne, M. Venizelos pensa superflu d'examiner la question d'avantage, et quand survint la question de la Grèce se joignant à l'attaque des Dardanelles, il n'y eut pas à s'inquiéter d'échange ou d'entente à propos de territoire avec la Bulgarie. Les bases de la participation de la Grèce étaient fondées sur le maintien au loin de la plus grande partie de son armée pour repousser une attaque possible des Bulgares. Aussi la question d'un arrangement avec la Bulgarie n'était pas internationale, mais purement une convention à intervenir entre le gouvernement et la Couronne.

LES PLANCHES

Courrier des Spectacles

La Comédie-Française remet au samedi 24 avril la matinée au bénéfice des Œuvres de guerre, précédemment fixée au mercredi 14, et dont nous avons publié le magnifique programme. Cette remise permettra à Mme Marguerite Carré, dont le concours est assuré pour cette brillante représentation, de se rétablir complètement.

Odéon. — Aujourd'hui, en soirée, le *Chapeau de paille d'Italie*, qui a obtenu à la matinée d'hier un très grand succès de gaieté et permit à M. Laroche, Mosnier, Clément, Coste, Duard, Berlin, etc., etc., d'être très applaudis.

La Gaité-Lyrique donne, aujourd'hui, en matinée et en soirée, les deux dernières représentations de *La Poupée*, avec ballets et attractions.

Porte-Saint-Martin. — Matinée et soirée : *Les Oubliés*.

Ambigu-Comique. — Matinée et soirée, *Marceau*.

Spectacles annoncés pour demain mardi, à la Comédie-Française : en matinée, *L'Ami Fritz*, *Les Fiancés de l'Ami Fritz* (postes et chœurs d'Alsace-Lorraine) le soir, à 8 heures, très précises : *Le Tour de France*, *Le Tour de France*, *Le Tour de France*.

Le règlementation de l'éclairage rendant difficile toute exploitation théâtrale, le théâtre Antoine se voit en conséquence contraint d'arrêter la représentation de la revue *Les Huns... et les Autres*, donnée au profit des réfugiés alsaciens et du Prêt d'honneur aux artistes.

Ces représentations reprendront dès que les circonstances le permettront.

En conséquence, aujourd'hui, dernière matinée et dernière soirée de la revue.

Gaumont-Palace. — Programme sensationnel. — Aujourd'hui, à 2 h., soirée à 8 h. — *L'Œuvre Sacrée*. — *Jéhos aime les Belges*. — *Merveilleuses vues en couleurs naturelles*. — Location, 4, rue Forest. — Téléphone : Marcadet 16-73.

Les artistes du *Trianon-Lyrique* donneront cette semaine : samedi soir, *Le Cœur et la Main*, mercredi soir, *L'Œuvre Sacrée*, jeudi en matinée, *Si j'étais Roi !* en soirée, *Le Jour et la Nuit* ; samedi soir, *Si j'étais Roi !* et dimanche prochain, en matinée, *Le Cœur et la Main* ; en soirée, *L'Œuvre Sacrée*.

Après demain, mercredi, à 2 heures, au *Théâtre Antoine*, une « Matinée des Étudiants » sera donnée en l'honneur du départ de la classe 1916 et au bénéfice de l'Étoile bleue, cantine de l'Union fraternelle des Arts, sciences et lettres.

Un programme, une allocation de M. Paul Painlevé, la représentation d'une pochade du Quartier, d'une *Revue du P. C. N.*, composées et jouées par les étudiants, et d'un intermède où paraîtront les meilleurs artistes de Paris.

LE SPECTACLE

THEATRES ET CONCERTS

THEATRE ALBERT-1^{er}, 64, rue du Rocher (71^e W.), 8 h. 30. — T. 1. s. à 8 h. 30. — *Un virtuose à la Cour*, de Crépule de Toulon, revue, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 30. — *Un virtuose à la Cour*, de Crépule de Toulon, revue, de M. de Noailles.

COMÉDIE ROYALE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Maître de la Poupée*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Maître de la Poupée*, de M. de Noailles.

ODÉON. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Chapeau de paille d'Italie*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Chapeau de paille d'Italie*, de M. de Noailles.

PORTE-SAINT-MARTIN. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Les Oubliés*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Les Oubliés*, de M. de Noailles.

GAUMONT-PALACE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

ANTOINE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

GAUMONT-PALACE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

ANTOINE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

GAUMONT-PALACE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

ANTOINE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

GAUMONT-PALACE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

ANTOINE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

GAUMONT-PALACE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

ANTOINE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

GAUMONT-PALACE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

ANTOINE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

GAUMONT-PALACE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

ANTOINE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

GAUMONT-PALACE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

ANTOINE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

GAUMONT-PALACE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

ANTOINE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

GAUMONT-PALACE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

ANTOINE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

GAUMONT-PALACE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

ANTOINE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

GAUMONT-PALACE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

ANTOINE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

GAUMONT-PALACE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

ANTOINE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

GAUMONT-PALACE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

ANTOINE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

GAUMONT-PALACE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

ANTOINE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

GAUMONT-PALACE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

ANTOINE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

GAUMONT-PALACE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

ANTOINE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

GAUMONT-PALACE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

ANTOINE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

GAUMONT-PALACE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

ANTOINE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

GAUMONT-PALACE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

ANTOINE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

GAUMONT-PALACE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

ANTOINE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

GAUMONT-PALACE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

ANTOINE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles.

GAUMONT-PALACE. — T. 1. s. à 8 h. 16. — *Le Tour de France*, de M. de Noailles. — T. 1. s. à 8 h. 16